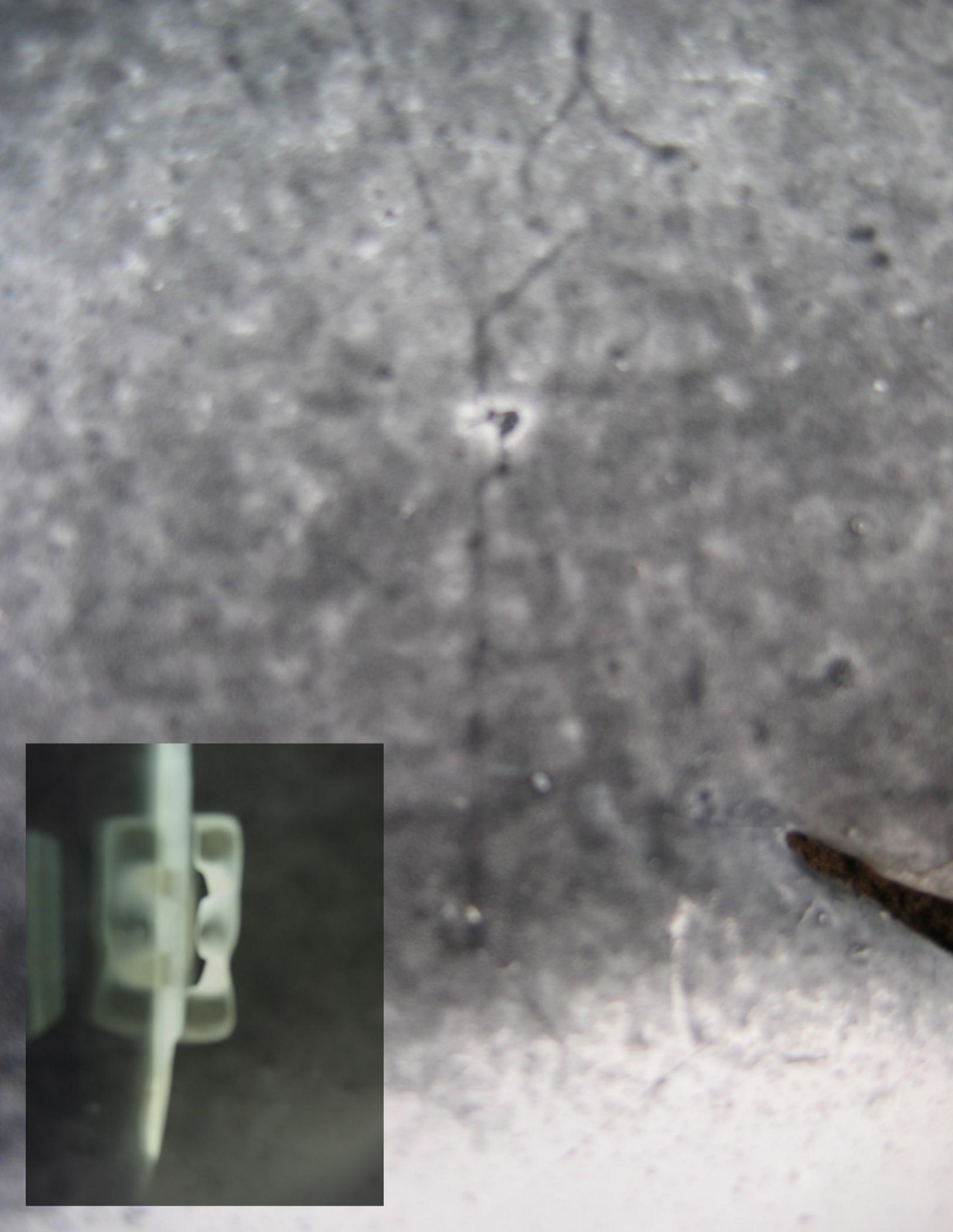
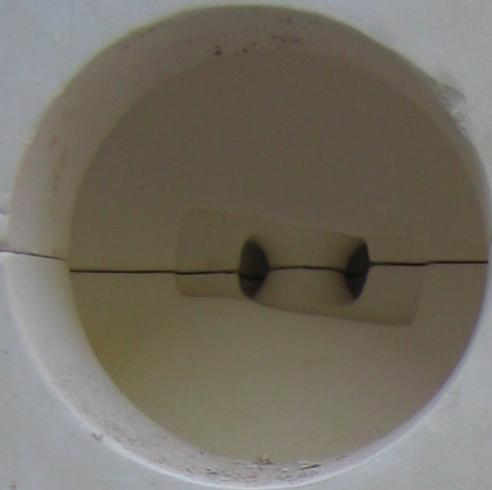




*Les Poétards du sycophante*



VITREX



V-407







## Collaborateurs:

Juliette Marre

Helene Hebert

L'idiot va frire (O.Tardif)

Dominic Desmeules

Stefan Boucher

Manu Gagnebin

Jez

Pierre St-Ignan

Jean-Paul Amans

Pour une meilleur lecture, n'hésitez point a passer en mode plein  
ecran..Vous avez, il va sans dire, notre benediction pour ce qui a trait a  
l'impression d'une copie personnelle du *Sycophante*.

Mise en page et illustrations de S.Boucher

# LE CHANT DES PÉTARDS

Σ ΒΟΥΧΕΡΑ

*J*e ne sais pas ce que vous faites, mais vous ne faites que ça  
Nous voulons vivre avec toute la violence qu'implique ce mot  
Qu'on jète au fleuve les sèche-pus qui se confondent en chut chuts chuintants  
Qu'on les pollue  
Votons en bloc pour un dirigeant copronaute  
Voyageur des bas-fonds, se délectant avec nous des gaz-baumes sous-terrains  
Qui font siffler les bouches d'égoûts  
Privons de leurs mollets les chirurgiens ablationnistes  
Qui promettent à l'imaginaire une mollesse triste  
Et qui, sous prétexte de danger,  
Nous intimement d'éteindre nos pétards déstructurés  
Nous sommes contre l'idée de nous affaiblir graduellement  
Nous sommes les dogues noirs d'une lignée de rats blancs  
Tout aussi seuls qu'ensemble finalement  
L'indivisible guéri ses échymoses à l'ombre  
Manifeste est la cognée obsessive du nombre  
Sommés nous sommes de joindre les rangs  
Essuyons l'horaire du revers de notre élan  
Participons du Nous sans y laisser de sang  
Occupons-nous de la viande des fleurs pour le moment  
Du versant fictif des choses, des gens  
Ç'en est l'essence  
J'ai envie d'actes déraisonnés, non-contenus, chaleureux  
J'ai envie de mots qui éjaculent leurs idées sur le pavé  
Il nous faut de nouvelles gymnastiques écartelantes  
Pour que nous quittent nos membres  
Headless body, bodyless head  
Nous voulons la nuit pour nous tout seul  
Nous enfilons des cagoules grimaçantes, des bas dépareillés  
Et nous irons chanter avec quelques sensibles irrigués  
Lautréamont sous les fenêtres de notre député  
Nous irons ensuite flotter dans les fontaines et les flaques d'eau  
Tel de grands macaronis blancs



## Un bar de poétard sombre

le «i» de Juliette de 7

Un poétard sombre.

Il sombre.

Une escale d'oreilles aiguës le suit.

Les poétards me ravissent, ils m'emmènent à croupe,  
et réclament une rançon au premier inconnu.

Les poétards me ravissent et je me fends en deux,  
une lèvre pour le sourire supérieur,  
une lèvre pour le sourire inférieure.

Une espèce en voie de prolifération frappe au vasistas.

J'appuie sur les boutons  
qui déclenchent les secousses meurtrières  
du gazon extérieur.

Je préfère les poétards à certains amicaux.

C'est con. Être con me rassure.

Je sombre.

Ne jamais rassurer un poétard

Ne jamais rassurer un poétard

Ne jamais rassurer même un poétard.



## *L*e voeu de Blanche-Neige

Une branche craque. Aux aguets, je me lève. Je sens qu'on m'observe, plus loin là-bas mais, comment savoir? La nuit est si noire, un brouillard d'encre m'encercle. Impossible de distinguer quoi que ce soit. « Où suis-je? »

Puis me revient le souvenir de m'être étendue, épuisée au centre de la clairière dont je commence à entrevoir les limites. À bonne distance, au milieu des arbres, non sans appréhension, je repère une masse sombre et floue se mouvant à la façon d'un nuage. « Serais-je toujours en train de rêver ? D'autres craquements, de feuilles mortes cette fois, se font entendre. Leur régularité me terrifie. L'entité maléfique se rapproche. « C'est insupportable, il faut absolument que je me réveille »

Je tente de crier, mais la peur me baillonne et je ne réussis tout au plus qu'à émettre un faible gémissement. Tout à coup, mon attention est détournée par l'apparition d'une lueur à l'opposée de la zone floue d'où me parviennent les bruits de pas. « Enfin, c'est LUI! Ce lui que j'attends depuis toujours. Celui qui m'indiquera le chemin pour quitter cet endroit que je hais. » Je voudrais courir à sa rencontre, mais le brouillard agit comme un champ de force, m'isole et me prive de tout mouvement. Pour le guider, je m'efforce une fois de plus de crier, mais seule une toute petite plainte, comme un vent qui siffle entre mes dents, s'échappe de mes lèvres entrouvertes. Je ne peux rien faire qu'attendre.

À mesure que la lueur d'un côté s'intensifie et que les craquements à l'opposé se rapprochent, mon gémissement s'accroît et bientôt se transforme en une mélodie de cris étranges et insoutenables. Je suis incapable de les réprimer, comme s'ils ne venaient pas de moi. Je suis un canal de transmission, une voie d'accès, un réceptacle universel. Je canalise toutes les angoisses. Je vais éclater sous la pression. Soudain, un arc électrique jaillit de la forêt et traverse la clairière en me passant juste au-dessus de la tête. La masse sombre et insolite qui avait presque atteint l'orée du bois, touchée par le jet de lumière, s'immobilise un instant, puis fait volte-face et disparaît.

Je retrouve enfin ma liberté de mouvement et m'élanche en criant toujours de ma voix étrange vers l'origine du rayon salvateur. Dès que j'atteins les arbres, une grande femme surgit de nulle part m'interrompt.

« Halte là ! s'écrie-t-elle. Ce n'est pas la peine de faire tout ce boucan, à moins que tu ne cherches à faire concurrence au Petit Chaperon Rouge qui, je te le rappelle, s'est fait bouffer tout cru par une grosse bête poilue. »

Elle avance à grand pas vers le centre de la clairière. Un halo de lumière bleutée irradie de sa silhouette. Chaussée de longues bottes d'écuyère, elle fouette l'air de sa cravache au rythme des injures qui s'échappent de sa bouche avant d'éclater en l'air comme des pétards de feux d'artifice. Fascinée par sa longue chevelure noire qui m'effleure au passage, je me retourne vers la caméra invisible et je murmure :

« Une femme fatale ! »

- « J'ai encore perdu mon cheval, se plaint-elle à mon adresse. Il refusait de m'obéir alors je lui ai foutu un bon coup de fouet histoire de le calmer. Ça l'a mis dans une telle colère qu'il est parti au galop... Mais il reviendra ! Des salopes comme moi, il n'en trouvera pas tous les coins de rue... » Et à l'endroit de la forêt toute entière, elle s'exclame : « Il le sait bien ! » Puis son bras, tout du long ganté de cuir noir, se tend vers moi et elle se présente : « Je suis la sorcière Galimatia ! Je suis venue pour t'en faire baver.

- Oh... je croyais que vous étiez ma fée marraine. Vous êtes si belle, si bonne ! Vous m'avez sauvée d'une terrible menace.

- Tu n'y comprends rien. Je suis horrible et méchante. Je vais commencer par t'arracher le coeur et tu vivras quand-même avec les autres zombies.

- Suis-je en train de rêver ?

- Tu te crois la Belle au Bois Dormant ? Pauvre sotte ! Cesse donc de tout mélanger. Tu es en plein cauchemar !

- Vous ressemblez pourtant à ma fée marraine. Puis-je faire un voeu ?

- Tu le feras plus tard. D'ailleurs, ce sont les génies qui accordent trois voeux. Ils sortent d'une lampe ou d'une bouteille... Tout le monde sait ça. On t'a déjà dit que tu étais moche ?

- Mais, un seul voeu me suffirait...

- Je ne suis ni ton génie ni ta fée marraine. Tu n'es qu'une idiote et tu auras droit à une bonne leçon.

- Et mon voeu, est-ce qu'il se réalisera ?

- Comment veux-tu que je le sache ? Suis-moi maintenant ! »

Elle soupire bruyamment et se mettant en route vers la forêt, elle ajoute:

« Tout dépend de la formulation, de la sincérité de la requête, de l'ardeur du désir et de tout un tas d'autres critères. C'est très compliqué tout ça. »

Nous accédons bientôt à une autre clairière. Ma belle amazone s'immobilise et, d'un geste vif d'une grâce parfaitement maîtrisée, lance de la pointe de sa cravache magique, un puissant jet de lumière en direction des arbres.

Derrière une fumée blanche qui se dissipe rapidement apparaissent deux grandes dunes dorées au milieu desquelles se devine l'entrée d'une grotte.

« Est-ce qu'il faut y pénétrer? »

- Bien sûr, petite conne! Et c'est là tout le plaisir! »

Je réalise alors que ce que je prenais pour des dunes de sable sont en réalité deux immenses jambes repliées à l'intersection desquelles se dessinent les contours et replis d'un sexe féminin.

« Est-ce que c'est une vraie? Je veux dire... Où sont les poils? »

- Une vraie quoi? Non mais je rêve... On dit vulve et puis voilà! Celle d'une jeune fille, à peine douze ans... mais déjà remplie de trésors. » À l'entrée, j'hésite. Je pense aux odeurs, à la moiteur, aux sécrétions. Et puis, il faut bien le dire, je trouve l'idée de m'engouffrer dans un truc pareil plutôt ridicule.

« Cesse de faire ta princesse, ajoute alors ma fée sorcière. C'est une petite fille modèle. Sans odeur, sans hymen et ultra spacieuse. Réalisée sur mesure pour les péronnelles dans ton genre. » Un solide coup de cravache sur les fesses finit de me convaincre. Croyant défaillir, je m'appuie un instant sur l'entrejambe. La peau est douce. C'est rigolo. Il suffit de caresser l'intérieur des cuisses de la géante pour que les grandes lèvres suivies des petites, comme les pétales d'une fleur, s'ouvrent délicatement. Après un passage étroit, on accède à un vaste couloir caverneux dont les parois, grâce à la luminosité naturelle de Galimatia, se teintent d'un joli rose fluorescent. Au fil de notre progression à l'intérieur de ce vagin hors de proportion, je remarque la présence d'objets divers oubliés sur le sol ou ayant trouvé leur niche dans quelque anfractuosité de la voûte: une chaussure à talon aiguille, une règle à calculer, un vieux nounours, une tête de poupée, un jeu de scrabble laissé en plan où s'étale le mot sexxxe.

Je murmure: « Le mot compte-triple ».

Et ma fée, derrière moi, soupire encore.

Plus loin, nous trouvons une boîte à musique dans laquelle danse, muette, une minuscule ballerine... et des patins, des boîtes de couleurs... vides, un cahier rouge... aux écritures illisibles et une toute petite horloge aux aiguilles... folles. « Qu'est-ce que tout cela signifie? » Une voix me commande: « Appuie sur le bouton rouge! » Galimatia n'est plus derrière moi, mais je repère le fameux bouton. Il est énorme et lumineux comme un feu de circulation. Je m'approche craintive, tend le bras, mais à peine l'ai-je effleuré qu'un grondement se fait entendre et je suis emportée vers la sortie par un véritable raz-de-marée. « Aaaaah, les eaux se briiiiiisent! » Je me retrouve ensuite étendue seule au milieu de ma clairière en plein coeur de la forêt. Au-delà de la cime des arbres, le ciel se teinte des premières lueurs de l'aube. Je frissonne. Le sol couvert de rosée exhale son doux parfum de fougères et de pommes de pin que je hume profondément pour détendre mes muscles endoloris.

« Quelle étrange aventure, me dis-je en comptant les étoiles qui s'éteignent une à une. » La trentième sera la dernière. En voilà une coïncidence! Exactement mon âge... Merde! Et mon voeu alors... je dois le faire maintenant sinon, le charme risque de s'estomper. Priant la dernière étoile de ne pas disparaître trop vite, je fais l'inventaire de tout ce que je pourrais souhaiter. Je dois trouver le meilleur voeu. Un voeu énorme. Si important qu'en se réalisant, ma vie entière s'en trouvera changée. Sous un tas de voeux stupides, tout juste bon à jeter aux poubelles, je retrouve ce caprice minuscule que j'avais oublié: « une cerise rouge sur tous mes gâteaux, s'il-vous-plait ». Pour le reste, c'est à peine plus ambitieux. Une telle indigence du désir me désole et je dois faire vite. J'en trépigne de rage. Une occasion pareille ne se représentera pas de sitôt.

« J'aurai vraiment tout raté. »

Et c'est ainsi que les nerfs à vif, agacée, excédée, je finis par gueuler au ciel tout entier, à qui veut l'entendre : « J'en ai assez d'être une petite fille! Je veux devenir une femme! » Seuls les oiseaux et le bruissement des feuilles à la cime des arbres font écho à mon cri. L'étoile du matin a disparu. Le coeur animé d'une soudaine envie de mordre, je secoue ma longue jupe bleue, rajuste mon joli corsage blanc et me lance à la recherche de ma première pomme empoisonnée.

C'est Télène qui l'a écrit  
Juin 2007

Tues-moi

Hier, dans tes bras, plus rien ne pouvait m'atteindre. Tu étais surprise par mon abandon, par ma détente. Tu m'as demandé si j'avais quelque chose à t'avouer. Je t'ai dit non. Je t'ai menti.

Ce sentiment de bien-être qui annihile toute volonté. Il ne fait que serrer le ressort déjà tendu.

Il fallait absolument que je partage avec toi mon secret dans toute sa splendeur. J'aurais voulu te dire... te dire... mais c'était trop tard.

L'instant était passé et j'allais me débrouiller tout seul.

Tu aurais pu insister à cet instant et j'aurais sûrement partagé mon projet avec toi pour t'en donner les commandes. J'aurais voulu que tu me tues.

Tu sais, ça viens, ça va. Parfois je n'ai plus envie de mourir. Ça me donne mal au cœur et je me demande pourquoi je continue. Il y a des matins qui nous entraînent dans la journée et la plupart du temps c'est intolérable. Il y a des gens remplis d'égards et d'affection et je vois leur maquillage couler sur leurs mensonges solitaires.

Ce n'est rien, ça a toujours été comme ça et j'imagine mal comment ça pourrait changer.

Si je t'écris cette lettre, c'est pour que tu saches que je ne veux plus dire les choses. Je ne peux plus parler quand toutes les vérités sont des bouffonneries et qu'il n'y a plus que la viande qui me fait ouvrir la bouche.



Tu me le rappelleras si tu me vois en train de perdre mon temps à entretenir des sentiments d'affection envers ceux-là qui se doutent que leur maquillage se reproduit dans mon visage.

Je te donne mes souvenirs et mes fantômes. En échange, vides moi un chargeur de petites ambitions personnelles entre les deux yeux pour m'achever honnêtement.

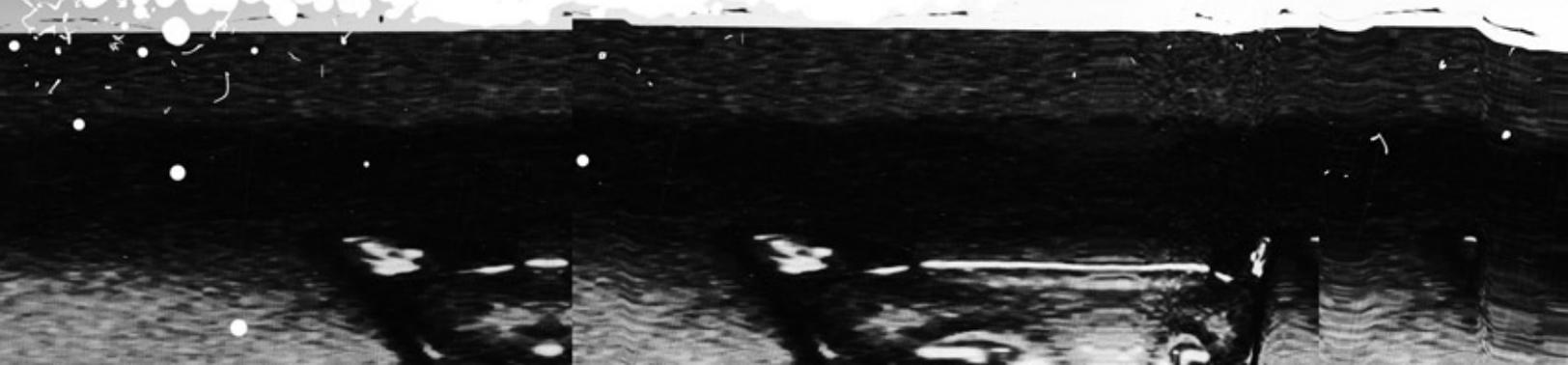
Demain je m'achèterai un pantalon propre et je m'arracherai les oreilles ; mes yeux me trompent déjà, on peut compter sur eux.

Merde, il me semble que c'était plus facile avant de te connaître, avant d'avoir le goût de faire des enfants, avant d'avoir envie de partager ma vie avec toi, et je n'ai jamais été un homme compliqué, même après nos grandes et Ô combien profondes discussions, même après nos sempiternelles nuits d'amour égoïstes où nous nous forçons à provoquer un désir qui découle naturellement de la passion mais qui, entre nous, goûtait le calcul intellectuel, même après les horreurs que j'ai vues dans tes yeux et qui trouvaient sûrement un écho dans les miens.

Entends-tu l'approche des tartes militaires ? Sens-tu la transpiration du roi qu'ils désiraient que je sois ? Comprends-tu le plaisir que j'ai à détruire et que j'aurais à nuire à tous ces projets ?

On dira qu'il est tard pour faire le procès de concessions étudiées et acceptées. Pour la même raison, je ferme la grille du dépotoir qu'a été toute notre fréquentation, toute ma vie.

L'idiot vâ frire







# Le fossé

Là est le fossé,  
Au-dessus d'une bouse transitionnelle  
Au-dessus d'un marais parfumé ,basique  
Là est le fossé  
Assoupi depuis lors sur une ronce  
Aucun creux ne travestit l'abaisse  
Les nubiles n'y viennent pas  
Aucun appel militant  
En ce fossé transitoire et désaccordé  
Aucun mortel n'y joute avec sa tétanie.  
Aucun.

Là ,une pétillante fange  
Joualise des petit drames  
Sous les feux de sa houille  
Tantôt l'air se meut ,  
Tantôt il se mord  
La sournoiserie suit son chômage  
Et sous-bois, chatte, un sourcier caverneux  
Et se propulsant par bonds  
Tel est le vide en ce fossé,  
Inexistant ou alors mou.  
Bien démuni est icelui  
Qui ne s'en laisse pénétrer.



# Le mystère Robinson Fifrelin

## Une enquête hystérique à travers l'histoire

par

### Fortunée Impérato

#### Guide touristique d'investigations

(résumé de l'épisode précédent bientôt sur cet écran)

L'été passé, je suis venue dans les environs de Six Fours.

J'emmenais alors mon public sur les traces du loup garigou, *lupus garigus*, un loup qui a la particularité d'adopter des agneaux en les séparant très jeunes de leur mère, pour, ensuite, s'en faire leur compagnon de jeu. On les voit ensuite batifoler dans les champs. On ne peut plus différencier le prédateur de sa proie, qui poursuit l'autre ? Les poils blancs se mêlent aux poils gris, l'agneau essaye de téter le loup, le loup pousse l'agneau dans l'herbe à petits coups de têtes câlins.

C'est vraiment un spectacle ravissant ! Nous avons la preuve quand nous contemplons les illustrations du paradis perdu que ce loup garigou n'est pas un spécimen isolé, mais bien une espèce à part entière et l'indice d'une vie mystérieuse parallèle à portée de la main qu'en tant qu'Impérato je me devais de mettre à jour. Hélas les bergers ne comprennent pas toute la poésie de cette situation. En fait, ils n'ont jamais pris le temps d'observer ce phénomène et cèdent dès la première approche du loup garigou à un réflexe plus que diluviens en criant un « au loup ! » précipité. Et arrive ce qui arrive dans la panique qui s'ensuit, ne mordez jamais la queue d'un lion qui tient délicatement dans sa gueule la tête de son dompteur... ceci est le sujet d'un autre livre.

Mais donc, en foulant pour la première fois le sol de l'île du Gaou, sur les traces du loup garigou, j'ai reconnu immédiatement les paysages décrits par les lignes que chacune des Imperato se doit de connaître depuis l'enfance. J'étais peut être celle qui allait faire avancer d'une case ce mystère séculaire. Peut être qu'en me prénommant Fortunée ma mère jetait une pierre de défi dans l'œil du destin et hurlait un grand « ça suffit » dans l'oreille intergénérationnelle de mes aïeules.

L'homme qui a écrit ces intrigantes lignes se nommait Robinson Fifrelin et se revendiquait poète. Cet homme est un naufragé. Il s'échoua sur l'île du Gaou en face de la commune du Bruscat dans le Sud de la France en 1704 et Il resta sur cette île pendant 30 ans. Mais la durée de son naufrage n'est pas la seule particularité de ce destin. Ce qui le rend exceptionnel, c'est que l'île du Gaou n'est située qu'à quelques mètres du continent.

Comment cela est il possible ?

Par quel miracle inverse Robinson Fifrelin n'a t il pas, durant tout ce temps, rejoint la côte pourtant visible même par temps couvert ?

Etait il fou ? Etait il ...bête ?

Je vous convie à me suivre dans une visite touristique guidée d'investigation. Ouvrez avec moi le chapitre trois du « Mystère Robinson Fifrelin »

## Chapitre 3

Imaginez. Une matinée claire et calme, un homme, Robinson Fifrelin s'approche vers une barque aux couleurs passées. Il avance vite, il est habillé étrangement avec un baluchon sur l'épaule...

En fait nous n'avons aucune idée des conditions météo et vestimentaires de cet homme. Nous n'avons aucun document qui nous en parle. Mais permettez moi d'ouvrir une parenthèse sur la spéculation comme moyen indispensable de résolution d'enquête.

Considérez ma prose narrative quand je manque d'informations, comme vous considérez les images de synthèse numérique qui servent à ajouter du poil sur le dos des squelettes de dinosaures au cinéma.

Il nous faut pouvoir imaginer une idée avant de pouvoir la prouver. Il nous faut rêver un carré dans un triangle pour trouver les chemins d'une nouvelle géométrie. Pour nous rapprocher de la vérité, il nous faut absolument inventer un monde de fiction. Les faits, les indices, les preuves sont muettes par elles mêmes. Pourquoi en serait il autrement ? Quand le Dr Watson est soumis aux mêmes éléments que Sherlock Holmes, pourquoi n'arrive t il pas lui aussi à démêler l'écheveau des intrigues ? M. Holmes fabulait ses hypothèses avant de les vérifier. Il échappait à la force centrifuge des conclusions hâtives. Einstein réorganisait les chiffres en imaginant leurs plus extrêmes associations, il avait l'intuition de leur aboutissement possible et cheminait ensuite sur la voie éclaircie de la démonstration.

Alors je vous prierais de considérer les détails non vérifiables de ma version de l'aventure de Robinson Fifrelin comme le plus sûr moyen de cerner sa vérité ultime.

Robinson rêve d'être poète. Il a déjà écrit souvent des ceci, des cela. Il aime arrondir les lettres sous une plume noircie, les dessiner du bout des doigts dans la cendre de la cheminée, il a même sculpté de l'écorce avec quelques mots empruntés à des poètes de son époque. Il tente bientôt ses propres mots sur une plage dont il a patiemment égalisé les rides de sable. Du bout d'un bâton il trace sa première poésie. Mais la marée d'équinoxe s'emploie à tout effacer. Il y voit un signe divin pour l'inciter à renforcer sa détermination. Il doit faire table rase du passé et écrire quelque chose qui n'appartienne qu'à lui, il doit innover. Il dessine un poème dans le sable...

Son poème ne comporte aucune rime, et pourtant c'est bien un poème. Robinson regarde le Créateur dans l'œil et sourit. Une nouvelle musique envahit son corps, un bref instant une paix aérienne le ventile. Il entend différemment. L'odeur du sable semble être plus subtile. Il est heureux à cet instant et toute la nature sourit avec lui. Un nuage s'étire dans le ciel comme une aile de mousse, une lumière diffractée illumine les replis du sable. Les lettres sur le sol adoptent un relief qui cherche la caresse de tout l'espace. La terre et le ciel communiennent en cet instant.

Robinson Fifrelin assiste à la réunification cosmique de l'en haut et de l'en bas. Ses mots sont le lien, ses phrases sont le liant, son orthographe est la ligature. En écrivant sur cette plage, il sait qu'il a marché dans les mêmes chaussures que le Créateur. Et que le nuage là haut dans le ciel qui finit de se disloquer en un alphabet interminable, est un signe qui lui est personnellement adressé pour lui souhaiter la bienvenue dans le monde des créateurs, de ceux qui refusent l'imitation, la copie, la réplique. Robinson Fifrelin n'est le sosie de personne pas plus que les mots qui sortent de son imagination. Il ne pense pas à sa valeur en cet instant, mais en sa particularité. Il existe enfin.

Mais les mots si largement exposés aux yeux de tous ne lui attirent que la moquerie générale. Sa détermination en est renforcée. Non seulement il continuera à écrire des poèmes sans rimes, mais il prouvera qu'il a l'accord des plus hautes instances créatrices, l'accord des dieux eux-mêmes. Il lui vient une idée. Il ramènera une sirène pour le prouver, elle sera la muse qui mêlera son chant à ses envolées textuelles. Il écrira des mots que personne n'avait songé à assembler avant lui, il sera célèbre et admiré. Il aura de l'argent. Il pourra acheter toutes les plages du monde. Il brevetera le sable. Il touchera des droits d'auteur sur tous les dessins et les mots qui y seront tracés. Il...

Donc c'est par une belle matinée de 1704 que Robinson Fifrelin met le cap vers le large. La seule chose qu'il sait, c'est que s'il capture une sirène, il aura du talent.

(à suivre)



*Cadenas sur çi ,cadenas sur ça  
Cadenas,cadenas,cadenas  
Cadenas déni ,cadenas de choix,cadenas chéri  
Pourris cadenas,vomi cadenas  
Cadenas ceci,cadenas cela,  
Barres-toi cadenas,barres-toi cadenas  
Cadenas régi,cadenas sul tas cadenas béni,  
Cadenas moral, cadenas unis  
Toujours cadenas,toujours cadenas  
Cadenas voilé,cadenas sexy,cadenas pirate,cadenas joli  
Maudit cadenas,béni cadenas  
Cadenas lucide,cadenas survie,  
Cadenas stupide,cadenas instruit  
Cadenas,esti,cadenas,cadenas  
Lié aux autres,lié à soi,  
Sans autre choix,cadenas,cadenas,cadenas  
Cadenas verbal,cadenas social,  
Cadenas vital ,cadenas trépas  
Le peau garde le sang de sa perte  
Cadenas,cadenas,oublies-moi pas..*

## Grincements de doigts... ..

J'avais été passablement déçu quand j'avais aperçu son visage pour la première fois. Ce n'était pas tant son visage que j'avais trouvé décevant. Pas du tout, en fait, car il ressemblait à peu près à ce que j'avais imaginé, c'est-à-dire un visage aux traits empreints de souffrances et d'épreuves, des sourcils en accent circonflexe, des lèvres que j'imaginai minces, mais moins qu'elles ne l'étaient réellement. Non, ce qui me désenchantait était justement le fait d'avoir vu son visage. Jusque là, je ne l'avais toujours observé que de dos. Espionner serait un mot plus juste, car tous les soirs vers onze heures et demie je me glissais hors de ma chambre par la fenêtre pour aller écouter le vieux Seth grincer des vieux blues dans sa vieille maison délabrée, en s'accompagnant de sa vieille guitare acoustique que je devinais fêlée.

Il se berçait sur sa vieille chaise qui grinçait à un rythme dont le lien avec celui de la musique ne m'était pas apparu tout de suite. Je m'étais d'abord demandé comment il pouvait garder le rythme de ses chansons sans que ses bercements ne le mélangent complètement. J'avais essayé de compter les temps pour comprendre le schéma de sa polyrythmie, mais en vain. La chaise berçante grinçait, le plancher grinçait, le cadre de la fenêtre ou je m'appuyais pour regarder à l'intérieur grinçait, sa voix grinçait mais le grincement qui me fascinait par-dessus tous les autres, celui qui m'envoûtait, me gardait chaque nuit collé à la fenêtre de ce taudis, était celui des doigts du vieux Seth sur les cordes de son instrument. Sa main gauche passait d'un accord à l'autre sans quitter complètement la surface des cordes, provoquant un grincement qui pour moi faisait respirer la chanson, lui donnait vie. Car en prêtant bien l'oreille, j'avais trouvé que cela ressemblait étrangement au sifflement de ma propre respiration quand je suis en pleine crise d'asthme. Après quelques minutes d'écoute que je croyais discrète, je finissais toujours par être comme aspiré par ce son qui me rappelait mes propres souffrances.

J'ai compris qu'il savait que je l'écoutais le soir où pour la première fois j'ai débouché un 10 onces de Jack Daniel's vers minuit, juste au moment où il entamait Invitation to the Blues. Il dû m'entendre soupirer juste après avoir avalé ma première rasade, puisqu'il marqua une légère pause ... .. avant de reprendre comme si de rien n'était. Le lendemain soir à mon arrivée, le cadavre de Monsieur Daniel's que j'avais abandonné sous la fenêtre avait disparu, contrairement aux autres détritiques, nombreux, jonchaient l'arrière de la maison de Seth. À partir de ce moment, chaque soir, vers minuit, Seth grinçait Invitation to the Blues et peu importe à quelle mesure je débouchais mon 10 onces, c'est à ce moment qu'il marquait une légère pause ... .. avant de reprendre comme si de rien n'était. Puis, je me suis mis à laisser un peu de l'âme de Jack au fond de la bouteille avant de l'abandonner. Est-ce que Seth la buvait? Je l'appris le même soir où il me montra son visage.

Après les deux premiers accords de notre chanson, il prit le flacon de la veille et le but en même temps que moi, en m'adressant un clin d'œil... .. avant de reprendre comme si de rien n'était. C'était comme s'il avait bu mon âme avec celle de Jack. Il croyait sûrement me faire plaisir en partageant cet instant avec son seul admirateur, mais en un clin d'œil, en une gorgée, il m'avait vidé. Je suis revenu encore quelques soirs l'écouter, mais je ne l'entendais plus. Je n'entendais plus que le maudit grincement de ses doigts trop paresseux pour quitter les cordes entre les accords.

Mes pieds s'agitent dans le vide au dessus de la foule excitée. Je viens d'être pendu sur la place publique pour le meurtre du vieux Seth. Le sifflement de ma respiration agonisante me rappelle le grincement des doigts de Seth sur les cordes de sa guitare. Ça me fait sourire.

On dit que lorsqu'un assassin est pendu, celui qui croise son regard au moment où il pousse son dernier souffle le rejoindra en enfer. Tiens, qui c'est, celle-là?

... ..

Pierre St-Ignan



Jez

Little bored blew the horn in the ranger  
Swift as a muzzle swept in ashes, cremations  
Dabbled in faux pas' and glow sticks  
One liner and two tracks three beats and fore!  
Sound check one two one two, hold up, WAIT

Screw this I'm off to Beirut, blurry curry and kittens  
Plastic pillows and shaven WIDOWS.  
Shaman and shame men  
A matchbox and methane  
Klu klux clowns and iron maidens  
Terminal breath of death divine  
tic tac,,, BLOCK

It's ripe when it's green  
Raped at thirteen  
The litter box, clean clean clean  
Bubbles in the bathtub, melodies of past ones  
Swoon swish in a simili SIN

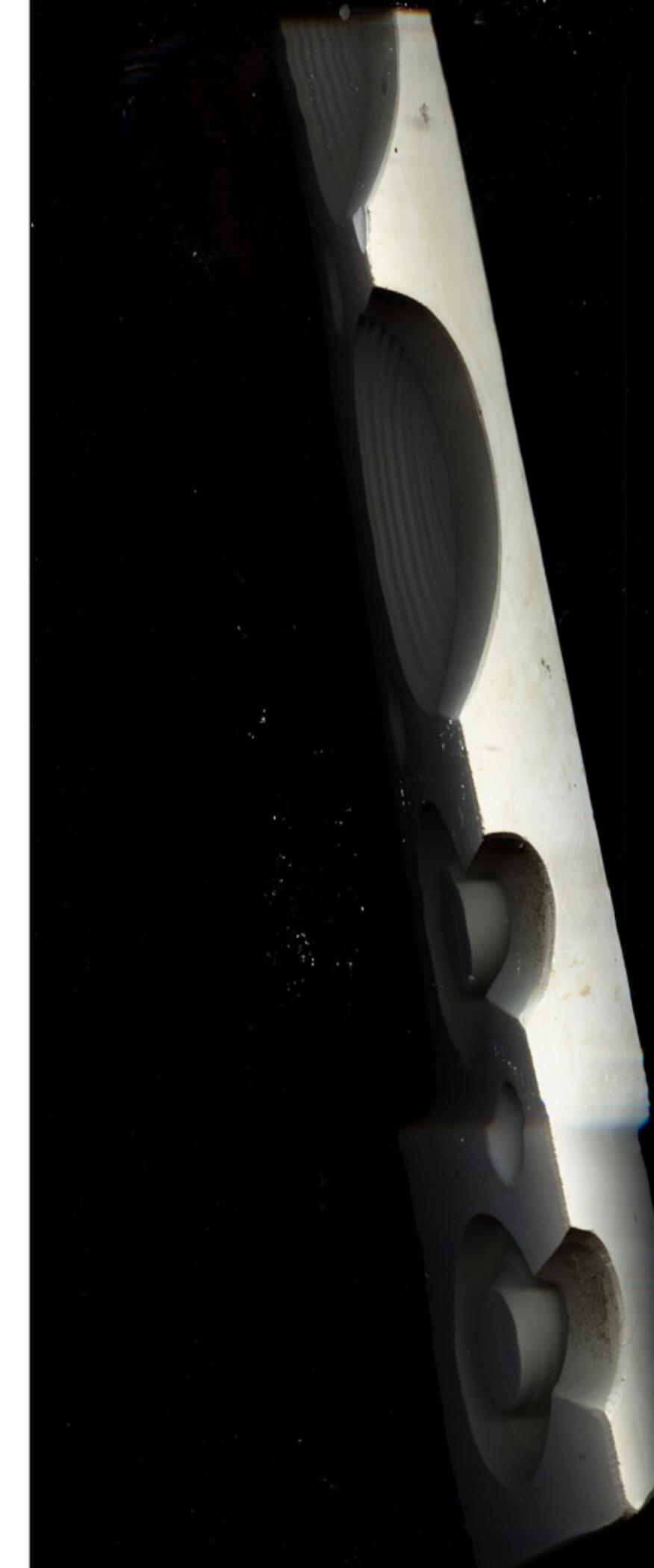
Will you be eating that ? snug is lean  
Dry rope attached to the spleen  
Last words, smile, Swooooosh  
Squeeze  
Razor blades cut the meat  
Doing that there one cheek .. sneak  
Peeked a poo and a tiddly DO

We rise we crawl we bleed in awe

Poetic  
Onirique  
Erradic  
Tragic  
Aseptic  
Retract it  
Dramatic  
SYNTHETIC



We rise we crawl we bleed that's all.



*Percer un secret c'est comme partir en orbite. Le voile peut être chape de plomb. Et la vérité de l'acide sulfurique.*

Un pas de trop. Déclat d'acier. Le métal s'étreint. Les images s'emboîtent lascivement. Le vide et l'incompréhension disparaissent. On sait, mais il est trop tard. Je voulais, absolument, impudemment. J'ouvrais la bouche, avalant les Nébuleuses. Et c'est le vide qui me mange. Mes yeux ne voient plus la partie visible des choses. Ils ont transpercé les horizons et leurs iris ont fondues. Mes pensées s'espacent. Mon quotidien me quitte. Je ne suis plus capable de me nourrir. Oublier Pandore. Creuser. Déshabiller un mystère, pour trouver un corps léché par les ans. Orgueil et vanité, on pense nos âmes sans limites, capable d'en prendre. Mais elles sont à la taille de nos petits membres. L'humain n'apprendra jamais. Il n'est pas fait pour ça.

La folie est un exil trop fragile. Revoir encore ces maudits chevaux avec leur gueule de bois. Et s'il y avait encore quelque chose après le suicide. Encore une tour de manège. Jamais. Se boucher les oreilles aux sons intérieurs, juste du bruit. Agrrrr. Je veux baver comme un enfant. Il n'y a pas d'issue. Maudit langage, si on ne s'exprimait pas, tout serait beaucoup plus facile. Les mots se sont alignés. Ils se préparent pour le peloton, pour ma conclusion. Je hais la vérité. Avec ses babines affreuses et sa sainteté de façade.

Les réponses sont comme autant de coups de marteaux sur les doigts. Je ne veux plus savoir. Donnez-moi une pince et de la colle pour que je m'installe un chromosome supplémentaire. Je suis une ordure, un salaud de la pire espèce. Allez-vous-en. Laissez-moi. Je ne veux pas d'auréole. Mais ailes vomissent du goudron et je suis pris dans un piège à mouche. Rouage de métal et plume. Je m'éclate la tête contre le mur du sait. Il y a une guerre civile dans mon cerveau.



Je n'ai plus de visage, ni d'existence. Juste des mots, un murmure au suivant. Peux importe le lieu, la médiocrité, ou la suffisance des Alphas, le souffle ne voit pas. Que la bulle éclate dans les hautes sphères ou dans un ghetto, pourvu qu'elle emporte mon dernier souffle de nuit.

Je ne parlerai pas de moi. Vous ne saurez rien. Ni qui je suis ni d'où je viens. Je ne vous donne pas cette histoire, je la vomis, en espérant qu'elle vous contamine et qu'elle me quitte en passant à un autre véhicule. Comme un sycophante.





Elle a commencé extérieurement. Visible à tous. Comme une gigantesque aurore boréale. Comme un drapeau annonçant une Ère nouvelle. Un poétard. Se dégonflant presque aussitôt. Perdant immédiatement toute crédibilité. Devenant ridicule aux yeux de tous. Le piège était grossier, mais on y tous tombé, et moi le premier. Tous sauf Elle.

Une flamme de cheveux sur un corps d'ambre. Peut-être est-ce son instinct qui l'a sauvé. Ou la vie qui dormait dans son ventre. La double conscience des choses. Elle a tenté de m'arracher au savoir. Peine perdue.

Multiplicité de destins. D'autres, ailleurs.

Malcom était un témoin, faux coiffeur, faux policier, faux sans-abri. Il devait être parmi. Pour surveiller tout changement. Les gouvernements l'avaient chargé de voir si d'autres choses arrivaient. Pas besoin de signes ou de codes. Ils sauraient quand il saurait. Regarder observer. Tirer la langue comme eux. Et surtout surveiller les pierres. Dans les parcs, dans les rues partout. D'autres s'occupaient des mots aux cas où ils auraient changé de tactiques. Lire tout les mots pris au hasard et reformer des phrases.

«deux trains-vendaient leurs corps-en bas âges-pour les subventions-les îles caïmans-fr-sourd-d'u- balles-qu-my-kopf-jedreseespessperdne».

Maintenant, je la vois là sur le plancher, elle rampe vers moi.





L'IDIOT  
VA FRIRE

Les géants sont des nains montés sur escabeau

Sous l'ombre allongée de leur désincarnation,  
en baissant les yeux, je leur donne raison

Les géants ne s'accordent, ni n'accordent leurs voix  
Quand ils mordent, c'est seulement un à la fois  
Mais la douleur lentement se déploie  
en blessant mon cœur elle devient leur exploit  
Réplique à leurs attaques, garde mon souffle hésitant  
Mes luttent paranoïaques grandissent-elles les géants?

Sous l'ombre allongée de leur désincarnation, en résistant,  
je leur donne raison

En baissant les bras en prêtant le flanc  
Arrêtant mon opéra des affrontements sanglants  
Je regarde et je vois que tous ces géants  
Seulement très maladroits, ne sont que des passants  
Des gens sans urgence qui regardent de haut  
Qui tirent leur importance  
d'être des nains montés sur escabeau

Si je ne suis plus aucune loi  
Puis-je accuser le manque de foi  
En grandissant, je me donne raison  
Question de proportion.



# Maitre Poitras, altérité et attitude

Série la démesure du certain

Tiré du *procès des intentions* d'Adoré Floupette

Grandiloquant comme souvent, Maitre Poitras disposa son corps mou aux abords du clavecin. Sa posture trahissait l'orgueil qui l'habitait depuis les échanges verbeux du souper dont il ne s'était point mal tiré. Il récoltait déjà, d'ailleurs, par le bon vouloir de Madame St-Onge qui s'évertuait à lui signaler l'espace qu'il y avait entre les composantes jumelles de son buste. Le sang étant ce qu'il est, ne tarda pas à prendre place de manière à remettre en question l'équilibre de Maitre Poitras. Celui-ci sentit poindre aux environs de son vit, une humidité malvenue. Il y a, il faut le dire pour le compte de M. Poitras, qu'elle se branlait avec son regard la citoyenne lourde aux bons endroits. Désarçonné que le voici, l'avocat tâte d'une manœuvre audacieuse. Celle-ci se révèle utopique le temps à peine qu'il ne perde espoir et vient en lui l'impression que son déversement sera plus généreux et éminent qu'il ne l'attendait. Face à cette évidence irréprouvable il pensa à du carton. Et c'est par ce geste qu'il inocula à la soirée une tonalité particulière. Par quel marée passa son esprit pourtant accoutumé aux exigences de la magistrature, nul n'est en position de le savoir mais, il pensa à du carton. Du carton sans forme précise. L'air flou que lui conféra cette pensée non moins floue provoqua le déferlement que voici sur le salon que les Fréchettes nos hôtes, n'avaient pas prévu à cet effet. En tentant de venir constater de plus près l'organisation particulière des traits de notre protagoniste, une poétesse exhacerbée, que peux des invités assumaient, dévia de sa course un vinyl des quatre saisons de Vivaldi qui tournait sur une chaîne hi-fi par là. La table tournante s'étant enrayée à seize tours /minutes, la joie de vivre de l'Italien joli se permuta en un lascif largo, ce qui activa les propriétés désinhibitrice d'une épice dont la cuisinière des Fréchettes ignorait pratiquement tout, mais dont elle avait fait un usage immodéré dans la confection d'un bœuf à la mode insipide dont tout le monde s'était empli au ras le bord question d'embouetter le malaise ambiant, mais je m'égaré. Les invités, donc, furent pris de l'envie subtile de ne plus se refuser des actes habituellement enfouis sous des monticules confus de morale et de couardise. Mais peu d'entre eux passèrent de l'envie à l'acte. Il faut dire, à leur décharge, que la fenestration abusive du living venait d'hurler sous les assauts répétés d'un brutal orage qui se jetait au corps de la province. La soudaineté peu commune de l'événement continua d'éprouver les bases de cette soirée qui appartenait de moins en moins aux convives et à leurs hôtes. Les quelques domestiques que s'offraient de justesse les Fréchettes contenaient sans foi les eaux qui entraient maintenant à la brasse et de partout. La stupeur était répandue en tous et en Poitras, dont les yeux se tordaient pour regarder ce que son corps ne voulait pas voir. À commencer par un individu tout en froufrous dont la tête dodelinante était augmentée de celle d'un porc froid et qui entonnait tout juste une tarantelle bâtarde au clavecin derrière lui. La frénésie lui éclatait les mains sur le clavier et il chantait des hymnes à n'importe quoi, chromatiques et consanguins. Ce qui ne fit ni plus ni moins que de l'ambiance. Une ambiance qui suffit pourtant à notre avocat pour que son anatomie poursuive l'exondation entamée plus tôt. La musique, la tempête, la pensée du carton, tenace malgré la pandémie environnante, ne suffiraient pas. Poitras le Maitre se compromettrait à la vue de tout un chacun. Nul n'allait rater sa chute, trop importante et éminente pour que la catastrophe n'en rafle la palme. Et il faut me croire que la thèière lui sifflait au magistrat. La honte et la chair se le disputaient. Si bien qu'il ne revenait plus d'un branle désarticulé dont son corps s'était épris.

Quelques épisodes passèrent près de lui donner l'intimité nécessaire à une apothéose en toute dignité : La poétesse; sa rayonnante personne étendue dans les débris d'un vaisellier qu'elle venait de défoncer vêtue d'un scaphandre emprunté au musée personnel du Sieur Fréchette ,un essaim de vieux banquiers hilares se tirillant sa culotte, la transe affolée de la voyante personnelle de madame St-Onge qui prétendait voir le spectre d'un poménarien qu'elle avait envoyé à l'euthanasie sous prétexte qu'il la jugeait, rien de tout cela ne détourna la majorité de ce qui occupait notre fébrile et ses organes . .La transsubstantiation du Maitre,comme le mit le docteur Robert,un bel exemple de paralysie par l'analyse qui n'avait jamais guéri personne,mais qui, pour une première fois depuis longtemps,ne croyait pas si bien dire,pouvait s'ammorcer.La petite police intime des convives toute absorbée par la surveillance d'un civil à la baisse fut ...déçue.Les bévues prévues au programme ne vinrent juste pas.Pour tout dire,les composantes de l'humiliation étaient là,mais les vecteurs avaient changé.

Un instant fut subtilisé au regard des invités.Un moment d'une brièveté étourdissante. « Un frame de feu, un frame de doute ! »\* firent en même temps trois veuves dont la partie de cribble venait d'implorer...Et puis un tout petit instant de ouatte et de vaseline survint..... « Calfeutré en les replis de son introspection, Poitras quitte les lieux.Un marqueur carmin crache quelque chose à la surface de son songe de carton.Transforme ta perte en volition! De la sueur au démembrement,Poitras mange de la peur,chie du sang,range sa chambre et retourne à son propre flanc,sans oublier d'agir dans le sens que lui dicte son interne prédicant »..... La physionomie de l'avocat ne traduisait plus l'accidentel et sa panique adjointe ..Son regard brillait d'un nouvel éclat de conviction.Il modulait maintenant une tension qui,tous l'eurent juré, semblait le dominer encore tantôt.Il procédait habilement de ce qui avait eut toutes les apparences d'une chute mais qui répondait en fait d'une intention.Ah ce belâtre,qu'il avait le don. Les fêtards éparpillés en leur désarroi ,manifestèrent par de petits cris secs et rythmés leur approbation à mesure que se soulageait notre magistrat.La jalousie qui naissait en eux des suites de la dite situation,pointa vers une secourable et graduelle indifférence .Ils se disssipèrent donc à la nage aux quatres coins du confort en attendant la prochaine salve de stimulation.Monsieur Poitras,superbe,auréolé d'une clarté attachante et enjolivé de sa semence vantait, sans mots dire, la disposition de celle-ci.Madame St-Onge que ce spectaculaire onanisme avait irriguée,entonna au profit de l'illuminé , un ululement plaisant et flatteur auquel se joignit un grillon frottant de ses élytres le diamant de la table tournante.Les eaux se glissèrent en les pores de la terre.Les nuages s'entrouvrirent sur une lune bien grasse.

***\*(...)un frame de feu,un frame de doute,en alternance lumineuse,l'illusion projetée du moi flamèche sur le moi écran,autant d'autarcie des infimes parties,la perplexité se complexifie pour assurer sa survivance,à l'idée de l'infini,je me ment comme jamais je me suis menti.***

***In La peur d'être dupe de Steak Vendredi,p.589-90,Berlin,2006.***

Une chicks se maquille dans le métro  
son t-shirt rose match avec sa noune  
mes yeux, deux traits grossiers, vitreux, câlisse, quasiment in-vitro  
ont été percés par une lame rouillée et sont plus agiles que Tomas Vokoun

Gros cul p'tit toton  
gros cul p'tit toton  
gros cul p'tit toton  
gros cul p'tit toton

Je capte l'errance des bourrelets sans prestance qu'agite mollement ce mulet  
qui gavé d'amour rance a déguisé son corps en un Mussolini replet.

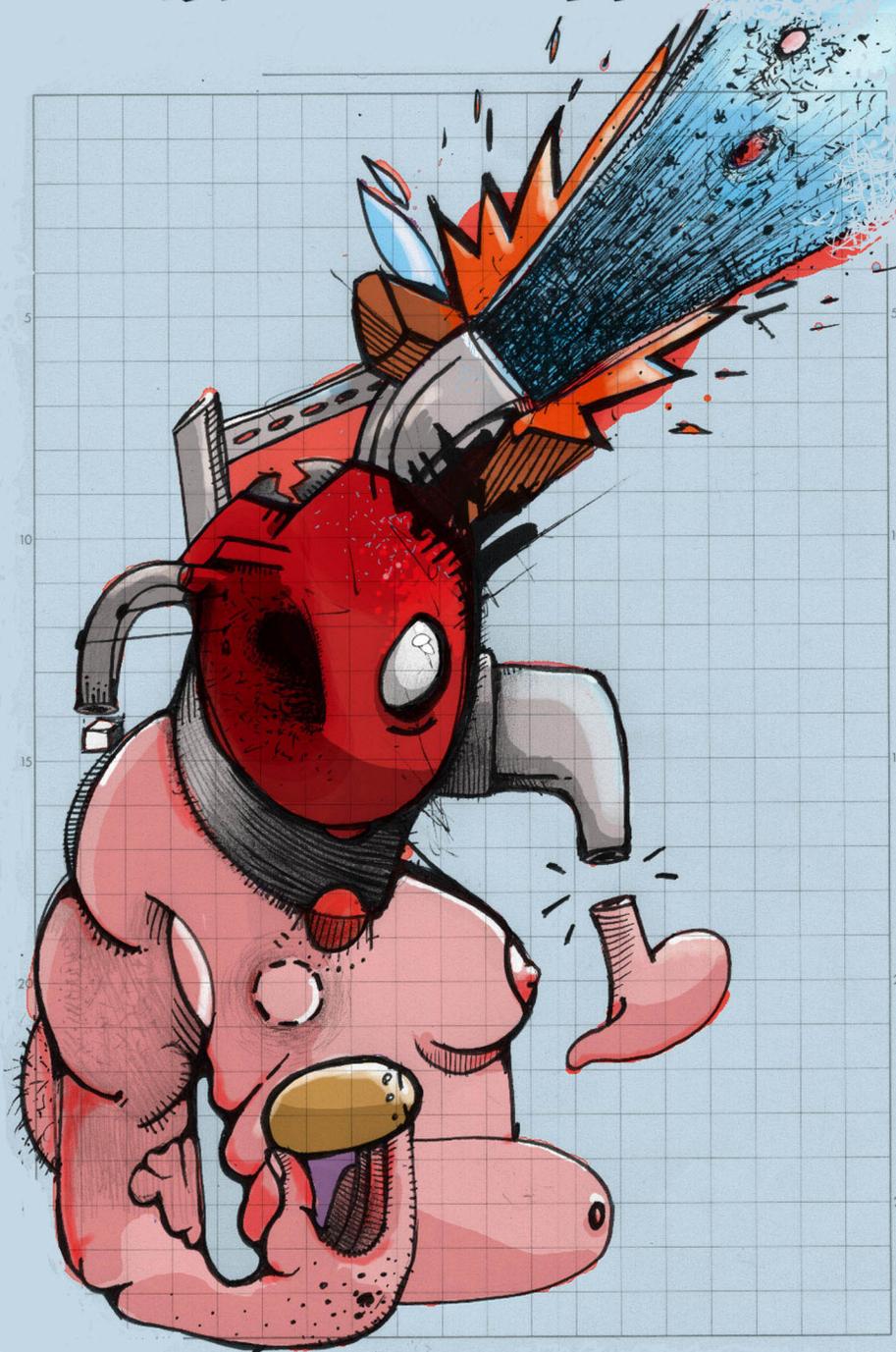
Vomit, ricotta  
Jour J, diaspora  
tzatziki, centre d'achats  
maladie, chinchilla

Dictateur des odeurs et de l'inélégance le blush de tes joues j'amputerai,  
car le pus de la plaie que tu t'acharnes à étendre suinte de ta conscience, en filet.

A. Desmeules







*préliminaires*

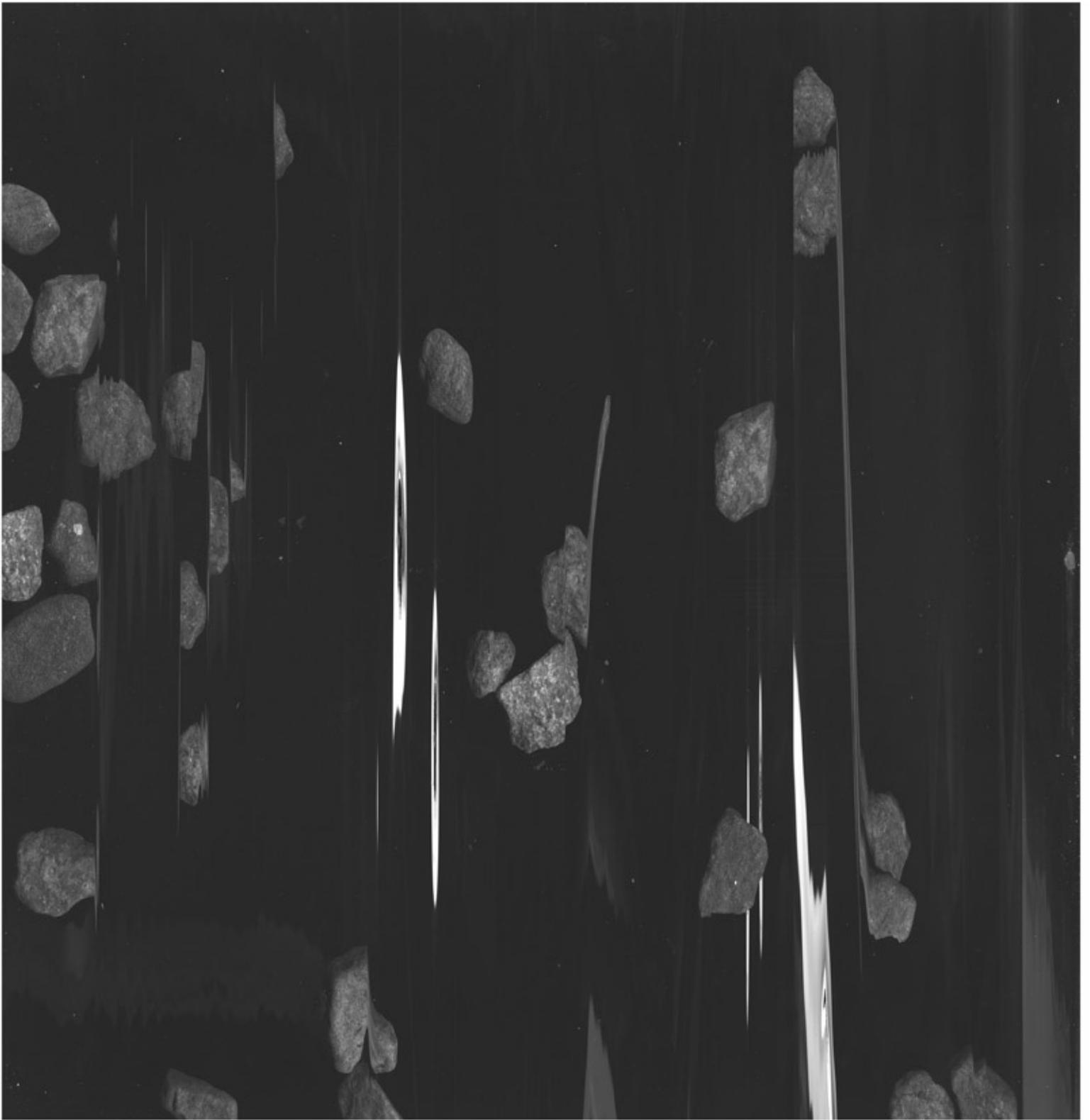
sb

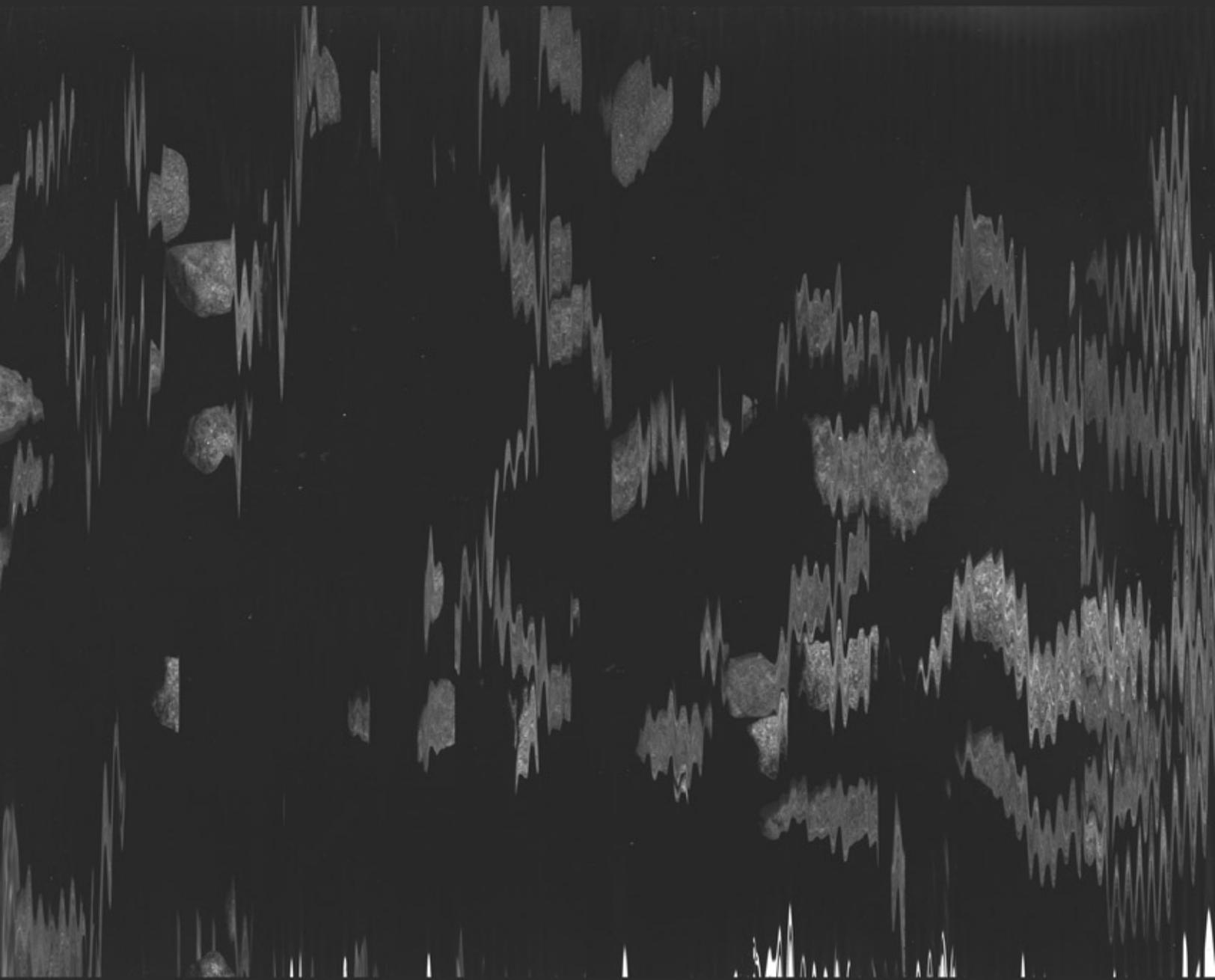
Je t'apprécie l'enflure, le nunatak irradiant  
Ce nombril, alambic salivaire et paniqué, ce disqualifié  
Par le verrou d'un amour disloqué, j'attouche à cette  
Cartouche glaireuse, mais non morne encor  
L'autisme me jete sur ce lampyre angoissé  
Palourde ! Et quand j'ai mordu ce remake  
Ce périastre essuyant un orbite ennuyant  
La sonnette boguée et sternutatoire a frétille  
Ô la bête et sa finalité inoculable  
De ta pilosités frôleuses s'échappe  
Une anacrouse en double  
Manière d'hors-champ narcissisme,  
Et, ton vouloir à lui rappelant vipères et clochettes,  
Avec de la douleur feinte, te prive de sang  
Pour qui coule en de sylvestres blasphèmes ce fenouil bâtard?...  
Pour des libellules que l'air du vif Avril affole.

# LES ONYX

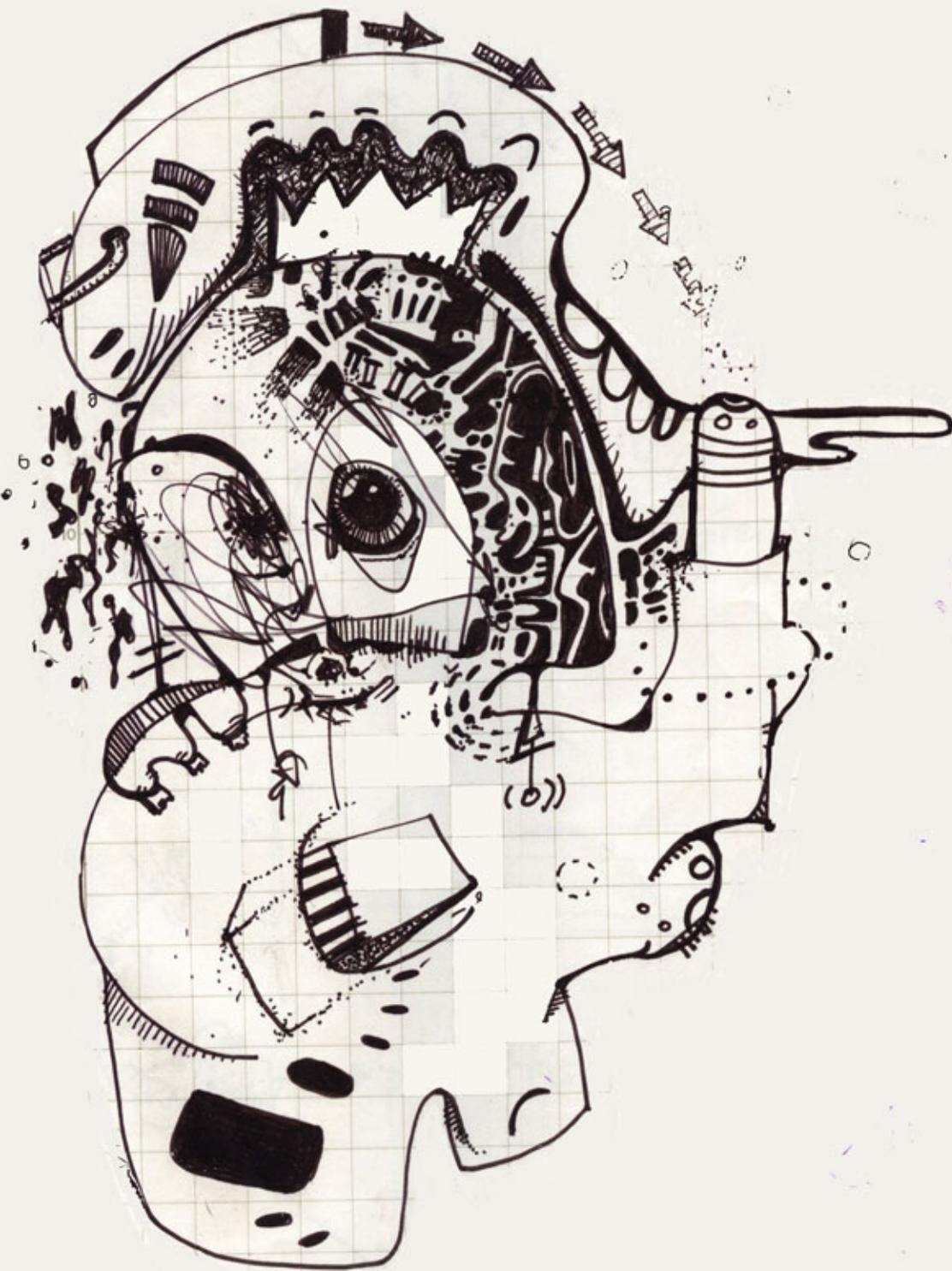


פּוּבְּלִיקַצְיֹוֹנִים









Attaches-moi avec tes grosses cordes de jute.  
Frappes-moi de tes mains de peluche. Donnes-moi  
des coups de pieds avec tes bottines démesurées.  
Il n'y a rien qui me fait plus plaisir que d'être torturé  
et violé par une mascotte.

L'idiot va frire

# Il sera une fois

*Mauvais conte des temps futurs*

"C'est l'heure se dit le vieil homme, courbé par l'âge et la solitude.

Lentement il s'installa dans le vieux fauteuil usé, face au mur-plasma de son espace-cabine individuel numéro 27, bloc K, 27ème étage de la tour Gériatro-Paradis, Quartier de l'Age d'Or. Vingt ans déjà qu'"ON" l'avait recasé là, exilé dans cet immonde quartier résidentiel pour personnes âgées de M.17.QC23. Seuls quelques vieux crabes comme lui, estampillés 5ème âge, se souvenaient de l'ancien nom de cette ville ! Mais ceux-là avaient connu l'avant, l' Avant Grand Chambardement, comme le chuchotaient encore de vieilles lèvres tremblantes à d'autres vieilles oreilles apeurées.

Après le Grand Chambardement, la loi dite de La Grande Normalisation était passé par là, triste loi à effacer le passé. Tout oublier, ne plus faire les mêmes erreurs, bâtir un monde nouveau qu'ILS disaient !"Mon cul oui" pensait le vieux "j'sais ben qu'ici ça s'"appelait Montréal et qu'y f'sait bon y vivre" ! Mais il savait bien qu'il fallait respecter la règle, tout oublier, ne rien dire, ne plus parler du temps d'avant, bref, crever en fermant sa gueule ! Non c'était M.17.QC23 qu'on devait dire et fallait bien s'y faire ou faire avec ! Sinon ces enfoirés des Brigades Spéciales du Ministère de la Normalisation ...Il chassa ses pensées pessimistes et se tassa dans le vieux fauteuil Relax-Vibro-Décontractant à induction spatio-temporelle et une onde de courant déstressant lui parcourut le corps. C'est bien la seule chose agréable que m'ait apporté ce putain de progrès se dit-il in petto ! Malgré tout, il en faudra plus pour me calmer" pensa-t-il ! Même si ces fauteuils spéciaux étaient fournis gratuitement aux personnes âgées de plus de 90 ans par la S.S.S.S.S.S.(mais tout le monde disait le 6.S pour le Service de Santé, de Solidarité, de Soins et Services aux Sycophantes) il n'arrivait pas à se faire une opinion favorable à l'égard de ce soi-disant service aux personnes âgées."tout ça c'est pour encore mieux nous endormir, qu'on oublie tout, qu'on soit tellement avachis de la mémoire qu'on ait plus de souvenirs à raconter" grommela-t-il encore. Mais comme dans sa Cabine-Confort-Individuelle du 14 m<sup>2</sup> (sa CCI comme l'indiquait en langage administratif la Commission d' Attribution des Logements Sociaux du Ministère de la Norme et de la Solidarité) il n'y avait pas d'autre siège fourni (d'ailleurs où aurait-il pu caser un autre siège dans ce réduit aussi minuscule et de plus, il ne recevait jamais personne alors ...) il était bien obligé de s'asseoir sur ce maudit fauteuil !!

Consultant à nouveau sa montre-bracelet-tv-téléphone-GPS-émetteur d'urgence (reliée à tous les centres d'alerte et de surveillance imaginables, super sécurisant malgré tout, ne pa pouvoir aller pisser sans qu'une quelconque Cellule de Sécurité du Ministère de la Règle soit au courant, c'est chiant) il pensa très fort "TV" et instantanément le mur-plasma s'éclaira !

Mentalement il ordonna Canal 181 "justice pour Tous" et il plongea aussitôt dans l'image, le coeur affolé, emporté par la 3D et les décors en hologrammes. Il était désormais dans la salle du Tribunal De Très Haute Instance Morale, 5ème juridiction, cette saloperie de 5ème juridiction, la seule dont les jugements soient sans appel !

"C'est mal barré pour lui se dit le vieil homme"

Lorsque l'huissier lugubre claironna "La Cour, veuillez vous lever" et que simultanément le public se redressa, pétrifié, que 12 juges noirs comme des vautours prirent place à leur pupitre respectif, il se recroquevilla d'avantage encore dans son fauteuil.

"Faites entrer l'accusé" aboya le juge suprême, l'oeil déjà méprisant, la dent carnassière. D'une porte latérale, escorté de quatre gardes patibulaires, menotté et entravé, un jeune homme surgit. De taille moyenne, le teint diaphane et les yeux enfiévrés. Planté devant la barre des accusés, la tête haute et le menton volontaire, il toisa l'assistance .

Déjà le procureur généra, d'une voix sifflante, attisait les braises haineuses d'un public tout acquis à la cause de la Grande Règle "François POLGEANT, matricule CQM234061-JF-O-LBA, né MCQC20, le 25 mai, vous êtes accusé des faits suivants :

- création d'un néologisme
- tentative d'introduction du sus-dit néologisme dans notre langue dans le seul but de propagation d'idéologie individuelle
- tentative de corruption idéologique envers d'autres concitoyens
- pensée deviationnistes à l'égard du Code de la Grande Règle.

Qu'avez vous à dire pour votre défense ?"

Aussitôt l'avocaillon cauteleux et sautillant que le Ministère de le Normalisation et de la Grande Règle avait commis d'office à l'accusé s'égosilla d'une voix de crapaux : "vénérable cour, mon client se déclare surpris par la gravité de cet acte d'accusation terrible et sollicite très zzzumbement votre bienveillance, votre sollicitude, votre pitié, votre pardon et ...

Il suffit Maître" coupa le procureur "Votre Client n'en est pas à sa première infraction, que dis-je infraction, à son premier crime contre la Règle" finit il par hurler.

Qu'on en juge : le 21 juin 2061, arrêté par la Patrouille des Comparaisons et de Mesures de la Brigade Spéciale de la Normalisation, vous avez été reconnu coupable d'avoir les cheveux trop longs de 2 cm par rapport à la Norme qui exige, nuque et oreilles bien dégagées.

A la question à savoir : pourquoi cette entorse à la Règle ? Vous avez répondu "mais c'est le printemps, faut bien que ça pousse, y compris les cheveux, c'est la nature qui veut ça"

Le procureur, désormais rubicond trancha : "je prie le jury de noter l'insolence des propos.

Le printemps... mais ou va t'on ,

Pour cette 1ère infraction la justice a été très clément et vous n'avez été condamné qu'à vous raser la tête ! Entièrement ! Et j'estime personnellement que cette peine était trop légère !

La preuve, vous avez très rapidement récidivé !

En effet, le 25 août de cete même année, sur dénonciation anonyme, courageuse et spontanée d'un de nos concitoyens responsable et sycophante, vous avez spontanément reconnu être entré dans un endroit public en fredonnant une chanson révolutionnaire et bien sur interdite par la Règle, chanson Quand on à que l'amour étant bannie du grand répertoire de la Nouvelle Norme de 2037, suite aux évènement que tout le monde connait"

A ce simple rappel des Evènements, la salle entière frissonna.

"Pour ce crime vous avez été condamné à 2 ans de silence.

Dans la nuit du 31 décembre 2063 au 1er janvier 2064 vous avez été surpris par la Brigade des Bonnes Moeurs et de la Morale, sur commission rogatoire de la Norme, à embrasser en public une jeune fille de 20 ans sous prétexte de lui souhaiter la bonne année ! Circonstances aggravantes, votre complice était collée contre vous, les yeux fermés et semblait y prendre quelque plaisir, ce que la norme réprovoque et interdit formellement.

Pour cet inimaginable manquement Aux Règles de la Bienséance Fondamentale, Règles édictées depuis plus de 20 ans par le Ministère de la Norme et que nul n'est censé ignorer, vous avez été condamné à 3 ans d'isolement communicatif assorti d'une peine de sûreté de 6 mois de privation d'espérance et de rêve.

La Cour appréciera votre cursus en toute impartialité éructa le Procureur boursoufflé de suffisance et de haine. Qu'avez vous aujourd'hui à dire pour votre défense, car enfin, vous rendez vous compte de la bassesse de votre crime ? Messieurs les juges, Mesdames et Messieurs les Jurés, je vous le rappelle, l'accusé ci-devant présent n'a fourni aucune explication quand à la création et l'emploi de ce mot POETARD, ce mot que je n'ose répéter une fois de plus et qui aujourd'hui nous amène en ces lieux.

Mais quel esprit pervers a t'il put imaginer ce mot POETARD ?

Souiller ainsi notre belle langue, en transgresser les règles fondamentales et grammaticales, tenter d'en détourner son sens unique et profond, avilir ainsi le patrimoine de nos ancêtres, est ce pardonnable je vous le demande ? et tout cela aux dire de l'accusé, pour innover, traduire une pensée nouvelle, infléchir la courbe des mots pour leur donner un sens nouveau ! Quelle honte ! Quelle mystification ! Quel crime.

Le jeune accusé s'enhardit alors : "mais votre Honneur, c'était un simple jeu de mot, une amusette, un exercice de style, en un mot une simple contrepèterie comme dans le temps jadis, mon grand-père, grand amoureux de notre si belle langue m'a appris à en composer dans des exercices de style et de dialectique qui nous permettaient de nous divertir et de nous délecter de néologismes" Le Procureur tonna : "néologisme ! Quel cynisme !

Quel aplomb ! Mais vous vous enfermez jeune homme !

Non je rêve encore d'un monde d'inventions et de liberté, répliqua fermement l'accusé ! Assez" glapit le Procureur. "Et silence, le jury appréciera" !

Et le jury apprécia. L'accusé n'eut plus la parole. Le jury délibéra à peine 3 minutes et la culpabilité du jeune homme fut votée à une très belle unanimité.

15 ans de privation de communication avec isolement total, interdiction de rêves assorti d'une peine de recopiage de la phrase : "je ne dois pas utiliser de néologisme" à exécuter 250 000 fois. Cette dernière peine étant à effectuer à l'aide d'un stylo à plume rempli d'encre sympathique afin que l'on ne voit pas le travail effectué. A l'annonce du verdict le vieil homme s'effondra davantage encore dans son fauteuil et ordonna mentalement au mur-plasma de s'éteindre, ce qui se produisit immédiatement.

Saisi d'une brutale inspiration il s'empara d'une bouteille de ketchup, trempa son doigt dans la purée rougeâtre, et d'un doigt tremblant maculé de sauce il écrivit sur son miroir : "mort aux cons ! Aujourd'hui la liberté est définitivement morte !" Liberté, c'est bien un mot de l'autre temps songea t'il, un mot du temps d'Avant !! D'avant les Evènements, d'avant le Grand Chambardement !! Il se souvint de tout, du grand cirque infernal de la folie des hommes ! De l'arrogance des grands Etats face aux bravades des petits peuples asservis ! Des diktats des plus forts et de l'humiliation des petits Du Tout Pour le Profit, Tout pour ma pomme et rien aux autres !

Il se souvint des intégristes de tout poil, religieux, financiers, dogmatiques, philosophes et littéraires . Il se souvint des pollutions multiples et assassines, celles qui corrompent aussi bien le coeur des hommes que les eaux des rivières ! Il se souvint de tout, du pire et de tout le reste. Du grand Capharnaüm, de l'incompréhension mutuelle, de l'impossibilité des peuples à communiquer ! Evidemment avec ces milliers de langues, dialectes et idiomes et patois différents que l'on utilisait sur terre, c'était parfois très difficile de comprendre ! Bien sur, on employait des traducteurs, mais souvent, quel galimatias, quelle cacophonie ! D'ailleurs cet ancien peuple aujourd'hui disparu, les Italiens croyait-il, ne disaient ils pas déjà en ces temps archaïques : "tradutore-traditor" soit "traducteur = traître !!!"

Alors ce qui devait arriver arriva : à force de ne pas se comprendre, de menaces en menaces, d'escalades en escalades, de guerres en guerres, un Président puissant et boursoufflé d'inculture appuya sur le bouton de l'Apocalypse : Il en creva illico, sans même avoir eu le temps de réaliser que nul n'est à l'abri de sa propre bêtise ! Cela n'aurait pas été trop grave que ce Président inculte et stupide s'éparpillant aux quatre vents en une grande noria de connerie, il y en avait tellement d'autres pour lui succéder !!

Manque de pot, avec lui il entraîna 95 % de la population mondiale !

Et une grande chape de plomb tomba sur notre vieille terre. Il ne resta plus que quelques terres lointaines peuplées de rescapés hébétés ! Qui finirent par se réunir pour décider que :

Pour se comprendre désormais et ne plus se heurter à l'incompréhension il ne serait plus utilisé qu'un seul et unique langage, dont les règles intangibles seraient édictées une bonne fois pour toute et cela sous l'égide d'un Grand Ministère de la Norme ! Toutes les autres grandes décisions furent du même accabit. Et les hommes recommencèrent leurs conneries de plus belle ! Oh, pas les mêmes, non, mais d'autres aussi énormes !

Parce qu'en définitive, comme disait cet ancien poète des temps reculés, le bon maître Georges Brassens, quand on est plus de deux on est une bande de cons !!

Le vieil homme remacha encore quelques instants ses souvenirs et se mit à pleurer.

Les yeux brouillés de larmes, il ouvrit un vieil album de photos défraîchies et s'attarda une dernière fois sur son passé. La seule et unique photo qu'il ait pour conserver de son père était là, à côté de celle de son petit fils François.

François, ce jeune homme presque un enfant que des monstres d'obscurantisme venaient de condamner sous ses yeux ! Il se revit enfant, avec son grand père, apprenant avec ravissement les charmes d'un poème, disséquant la syntaxe et traquant la césure, heureux comme des gamins de placer l'hémistiche là où il fallait et de trouver ensemble la rime la plus riche ! Et puis le grand bonheur, s'arracher des larmes de rire à s'inventer des calembours des plus subtils aux plus vaseux et des contrepèteries à se trodre les boyaux ! Ah, les fameux trous de la rue du quai !!! Plus tard, bien plus tard, il avait transmis ça à son petit fils, ainsi que d'autres histoires qu'il tenait de son grand-père, comme celle du Père Fouettard qui vient la nuit bousculer les rêves des enfants trop peu sages!

François avait aimé le conte du Père Fouettard Il en avait même tiré une petite contrepèterie qu'il fredonnait souvent, sur l'air du Grand Méchant Loup :

"Qui a peur du Père Fouettard .... Frère Poëttard ... Frère Poëttard,

Qui a peur du Père Fouettard .... la la la la la ....."

Et un jour la Brigade Spéciale pour le Maintien de la Bienséance et de la Norme lui était tombé dessus. Et on en était là ! Et tout était de sa faute !!! D'un pas ferme et décidé, il s'approcha de sa fenêtre, l'ouvrit, contempla l'oeil absent les lumières de la ville et se jeta dans le vide. A huit mètres par seconde, vitesse initiale de la chute d'un corps par trop désespéré de la connerie des hommes, il eut tout le temps de chanter :

"Il ne faut pas confondre Père Fouettard et Frère Poëttard, la la la la !!!

Les deux assistants du médecin légiste qui prononçait le décès 27 étages plus bas s'étonnaient bien un peu de la présence de ketchup autour du doigt de la victime mais le rouge de la sauce et le rouge du sang du vieil homme étant presque identiques, il trouva le mariage des deux couleurs agréables bien qu'insolites et ne se posa plus de question.

Il y avait belle lurette que depuis l'avènement du Ministère de la Grande Norme, plus personne ne s'en posait !!

JEAN PAUL AMANS.

ST SENOCH DE TOURAINE LE 19 SEPTEMBRE 2007

s.boucher

Ces mots,comme des billes  
Qu'on se descend sur la vrille de peau .  
Un doigt chaud dans l'oreille.  
Merveilles sans prémices  
Qui, ni éveil ni repos  
N'apportent à l'anthrôpos  
S'octroyant le centre à la trique  
Et par le sens qu'il donne aux mots.  
Pour ma part les sentences  
Me coulent comme sur le dos.  
Il me faut du beurre  
Pour me détendre l'étau.  
La raison mène à l'oseille et  
Pour l'oseille on se tiraille les os.  
Les mots n'ont pas besoin de mots  
Ils se disent par le beau.  
Par les bouts comme par le centre  
Peu en importe le sens  
Cest par les pores que j'écoute les mots  
Il est bien certain que je glande  
Je glane peut-être en fait  
Mais je pense bien qu'autant que le cerveau,  
Glandes et pores ne sont bien rien que de la peau.





